

Mon père, je ressens péniblement ces pertes cruelles. Mais je suppose que Dieu l'a voulu ainsi, je me soumets.

On n'a pas même retrouvé les corps de mes deux frères ! L'un et l'autre sont morts en chassant. Hélas ! c'était très loin de ma maison ! Il m'a fallu trop longtemps pour arriver au lieu du sinistre. Les traces de mes frères sur la neige ne paraissent déjà plus du tout, je n'eus pas de moyens de retrouver leurs corps, et du reste j'étais épuisé de fatigue et de faim !!!

Je suis si triste, qu'en t'écrivant ceci, je ne prétends pas te faire apitoyer sur mon sort, et partant te faire essayer de mettre mon cœur bien ; non, mon but n'est que de m'entretenir avec toi de mes malheurs.

Cependant et ma femme et moi, et ma mère et mes enfants, nous sommes encore en bonne santé.

Mon frère puîné, Pierre, lui aussi vit encore.

Voilà donc que dans notre pays, la famine a fait des ravages ! Et si le poisson vient à manquer ou que nous manquions de filets ou d'hameçons, ce sera alors le comble des malheurs !!!

Lors même que tu demeures loin de nous, j'aime à croire que par ta pensée tu demeures avec nous.

Si tu as encore un peu de vie, et que tu veuilles essayer de revenir près de nous, fais comme tu voudras, mais si tu reviens, tu feras notre cœur content.

Dans notre pays, il y a des gens qui se trompent dans la manière de se comporter ; je veux parler de ceux qui abandonnent le bon chemin (celui du ciel).

Il y a maintenant parmi nous toutes sortes de gens : et ceux qu'on appelle les grands Couteaux (les Américains) et ceux qui ont soin d'eux-mêmes (les Traiteurs libres). Quant à moi, je me suis adjoint à ces derniers.

Mon père, si Dieu veut que nous nous revoyions de nos yeux, je sais que la chose n'est pas difficile.

Antoine le Gros, telles sont ses propres paroles.

Allons, mon père, je vais baiser ta bague et aussi te toucher la main.

Antoine le Gros (Laviolette).

Lettre au caractères syllabiques et en langue montagnaise traduite par Mgr Clut. Elle est d'un métis montagnais élevé dans les bois, mais devenu interprète au Fort-Résolution.

(GRAND LAC DES ESCLAVES)

Fort de l'Île Original, le 10 décembre 1888.

Au grand priant (l'évêque) Isidore Clut.

Mon père,

Je vais t'écrire un peu. Depuis que tu es parti en barque, quoique tu ne m'aies pas écrit, cependant par mon père Dupire lui-même, je sais comment tu es. Hélas ! ta santé n'est pas bonne, et malgré cela, tu ne restes pas tranquille, et tu ne demeures pas oisif. Aussi je n'éprouve aucun sentiment pénible contre toi, de ce que tu ne m'as pas écrit.

Maintenant je vais t'entretenir de nous-mêmes qui habitons ici, et